

LANZA DEL VASTO

## Le Roman de Raymond Lulle

Du palais sombre aux grilles de prison,  
La dame sort dès que tinte la cloche,  
Voilée, en main son livre d'oraison.  
Comme chaque matin, le pas s'approche,  
Sonne la voix dont elle sait le son,  
Cette voix qui chaque matin lui lance  
Une nouvelle et plus tendre chanson :

« Brise d'avril, qui doucement balance  
La belle fleur que je voudrais saisir,  
Murmure-lui que son indifférence  
À la saison nouvelle est une offense,  
Parle et la plie à mon plaisir.  
Ton sein, de toutes fleurs, fleur la plus blanche,  
Fleurit plus haut que la plus haute branche,  
Hélas ! Et seul me laisse le loisir  
De soupirer et de taisir<sup>1</sup>... »

Sans dire mot, modeste et droite,  
La dame va, par la ruelle étroite,  
Jusqu'à l'église aux grands murs rigoureux,  
Entre. Et son cavalier entre après elle,  
Avec un bond de léopard ou de gazelle.

Ramon passa, sans un regard pour eux,  
Devant la Vierge et le Christ aux outrages,  
S'agenouilla – « Dame, la vraie image  
Du Dieu d'amour en qui je crois,  
C'est vous, c'est vous... Et vous êtes ma croix. »

La dame enfin le regarde au visage  
Avec douceur – « Beau sire, ce lieu-ci  
Pour le propos me paraît mal choisi.  
Honorez-moi plutôt d'une visite  
Ce soir... Ce soir. Vous savez où j'habite. »

---

<sup>1</sup> Forme archaïque de « se taire ».

L'esclave, un Maure à la robe étoilée  
Ouvrit la lourde porte et s'inclina  
En un profond salut, puis le mena  
Dans la cour au jet d'eau, d'azur dallée,  
Aux arcs formés en feuille de tilleul  
Et là, le cœur battant, le laissa seul.  
Puis, on le conduisit aux chambres hautes.  
La dame lui fit fête et, plus qu'un hôte,  
Il se sentit le maître de maison  
Rentrant d'un long et périlleux voyage.  
C'est elle, ô songe où nage sa raison !  
C'est elle en chair, et non pas en image !  
Sa chair pareille à la chair des lilas,  
Des muguetts et des lys. Elle est bien là,  
Qui si longtemps fut de marbre et de glace.  
Mais comme chacun sait, femme souvent,  
Parfois malheur, parfois miracle et grâce,  
Ainsi varie avec le vent.

« – Vous êtes, Monseigneur, un troubadour  
Tel qu'on n'en trouve plus, même en Provence,  
Un vrai docteur ès sciences d'amour.  
Vous en savez les très douces souffrances.  
Vous êtes un chanteur au souffle immense  
Qui n'avez vos pareils qu'en paradis.

Or, vous louez mes yeux où le ciel joue.  
Ainsi, me semble-t-il, avez-vous dit ;  
Mes cheveux d'or, la douceur de ma joue,  
Colombe qui se mire en un bassin.  
Comme aux brises d'avril, un rameau penche  
Offrant sa fleur, ainsi pour vous mon sein,  
De toutes fleurs, fleur la plus blanche.  
Mon sein, Monsieur, jamais ne l'avez vu,  
Fleur de ma chair qui si fort vous enflamme.  
Vous plaît-il de le voir ? Tel quel, et nu ? »

D'un geste brusque alors, la belle dame  
Débrocha son corsage et découvrit  
Un poulpe noir, une boule sanglante,  
Sa poitrine qu'un chancre affreux pourrit.

« Ah ! malheureux, dit la belle dolente.  
Ah ! malheureux ami, ami trop cher,  
Que de belles langueurs vous avez eues  
Pour cette triste chair,  
Las ! corruptible et déjà corrompue !

Eussiez-vous su donner un seul de ces  
Soupirs de fol amour, de ces délires  
Au Seigneur de l'amour, à qui l'excès  
D'amour à peine est digne de suffire,  
En son jardin, il vous aurait conduit,  
Où l'éternel avril souffle sa brise,  
Où le bonheur embaume que ne brise  
Jamais la mort ni le mal ni la nuit,  
Où l'âme de l'ami se fond à l'âme  
De son aimé comme flamme à la flamme. »

Ramon sortit, la face entre les mains,  
Pleura, courut, entra dans le chemin  
De l'amour du Seigneur, pain de demain,  
Comme aux fontaines d'eau le cerf aspire.  
Durant quatre-vingts ans courut, pleura,  
Pleura, courut et soupira.  
(Excès d'amour jamais ne peut suffire !)  
Pleura, courut  
Et bienheureux mourut  
Moine, apôtre et martyr.

*Les Facettes du cristal. Dialogues avec Claude-  
Henri Rocquet, Le bois d'Orion, 2016, p. 17-20.*